

UN GROUPE OUBLIÉ : LES ÉTUDIANTES- OUVRIÈRES CHINOISES EN FRANCE

Geneviève Barman, Nicole Dulioust*

Depuis quelques années les publications consacrées au mouvement étudiant-ouvrier chinois en France (*qingong jianxue yundong*) se sont multipliées, centrées pour la plupart sur la branche française du PCC et ses figures de proue. Si la popularité posthume de Cai Hesen, ami de Mao et « martyr de la révolution », a rejailli sur les membres de sa famille, en l'occurrence sa femme, sa sœur et sa mère, la présence au sein du mouvement d'une quarantaine de femmes n'a, dans le meilleur des cas, jamais été mentionnée qu'en passant. Or malgré leur faible nombre, les étudiantes chinoises en France ne se sont pas perdues dans la masse de leurs quelques 1 600 condisciples masculins. Elles ont formé un groupe à part, caractérisé par son homogénéité, son niveau d'éducation et même son degré de politisation.

À la différence des garçons qui, à leur arrivée, avaient en moyenne tout juste achevé leurs études secondaires, les jeunes filles étaient pour la plupart d'anciennes élèves d'écoles normales et certaines avaient déjà une expérience de l'enseignement. Face à des jeunes gens profondément patriotes, mais le plus souvent non politisés,

*Notre collègue Nicole Dulioust est décédée subitement le 3 janvier. Une nécrologie figure p. 137.

elles étaient assez nombreuses à avoir déjà milité au sein de sociétés d'études révolutionnaires, comme la *Xinmin xuehui* et la *Juewushe*. Grâce à leur formation antérieure, à leur plus grande maturité humaine et politique et à l'aide particulière qu'elles reçurent en France, elles furent aussi proportionnellement plus nombreuses que les hommes à accéder aux études supérieures. Avec de tels atouts, elles espéraient apporter une contribution importante à la modernisation de la Chine. Leurs réalisations se sont-elles montrées à la hauteur de leurs ambitions ? À part Cai Chang et Xiang Jingyu, la plupart d'entre elles sont aujourd'hui tombées dans l'oubli. Maintenant que le culte des héros s'estompe en Chine comme ailleurs, le temps est peut-être venu de ramener à la lumière l'aventure collective de ces femmes.

Les prémisses du mouvement

Lorsqu'en 1912 Li Yuying, Wu Zhihui et Cai Yuanpei fondent à Pékin la *liuFa jianxuehui* ou Société d'éducation rationnelle française, destinée à préparer des jeunes gens à des études à bon marché en France, une étape importante est franchie dans le domaine de l'éducation des jeunes filles chinoises. Alors que celles-ci se voient toujours interdire l'entrée des universités de leur pays, le chemin des facultés européennes, traditionnellement réservé à une élite de boursiers et de fils de famille, s'ouvre désormais aux filles et aux garçons courageux, fussent-ils peu fortunés. La même année, une association spécifique est fondée, la « Société des étudiantes frugales » (*liuFa nüzi jianxuehui*). Résolument novateurs, ses buts visent à promouvoir non seulement l'éducation des filles, mais encore la réforme de la famille et l'égalité sociale¹.

Il ne s'agit pas encore de financer des études par le travail, mais d'étudier à moindres frais en vivant le plus simplement possible. Des écoles sont ouvertes pour préparer les intéressés à leur future vie. Ces classes préparatoires au voyage en France sont le terrain d'ex-

périence d'une grande innovation sociale : la mixité des étudiants. Pour la première fois dans l'histoire chinoise, des femmes sont admises à suivre des cours avec leurs camarades masculins. À l'école préparatoire de Pékin, ouverte au printemps 1912, elles sont deux à profiter de ces nouvelles dispositions: Zheng Yuxiu (plus connue en France sous le nom de Soumé Tcheng) et Zhang Yibao. Toutefois, seule la première partira effectivement pour l'Europe². De toutes les jeunes filles chinoises venues en France faire leurs études, Soumé Tcheng est certainement celle qui accomplira la plus prestigieuse carrière. Née en 1891 à Canton dans une famille de petits fonctionnaires, elle deviendra la première femme juriste de Chine. Partie en France en décembre 1912 avec un groupe d'étudiants « frugaux », elle est attachée à la délégation chinoise à la Conférence de la paix en 1919. En 1925 elle soutient sa thèse de doctorat en droit et épouse peu après Tao Weiming, futur ambassadeur de Chine aux États-Unis. Rentrée au pays, elle est nommée en 1928 membre du conseil législatif (*lifa yuan*), seule femme à y siéger avec Mme Tchang Kai-chek, et préside l'école de droit de l'Université de Shanghai³. Son exemple encouragera d'autres jeunes filles à tenter l'aventure française après la première guerre et elle-même mettra son prestige et ses relations au service de ses cadettes.

En 1919, le mouvement d'éducation en Europe reprend sur une plus grande échelle. Il est maintenant proposé à des jeunes gens sans ressources de partager la condition des travailleurs français et d'épargner sur leurs salaires afin de payer eux-mêmes leurs études, d'être autrement dit des étudiants-ouvriers (*qingong jianxue*). Soumé Tcheng rentre en Chine et fait campagne en faveur de la participation des femmes à cette aventure révolutionnaire : plusieurs jeunes Sichuanaises l'accompagnent à son retour à Paris en décembre 1920⁴. Parallèlement, le mouvement se prépare aussi au sein des sociétés d'étude révolutionnaires qui fleurissent en Chine dans les années 1918-19. La Société d'étude du peuple nouveau (*Xinmin xuehui*), en particulier, encourage ses mem-

bres, garçons et filles, à adhérer au mouvement travail-études qui doit leur permettre non seulement d'acquérir des compétences utiles au pays, mais encore de prendre contact avec la classe ouvrière et de se rapprocher du cœur de la révolution mondiale, l'URSS.

Sous cette impulsion, Cai Chang et Xiang Jingyu créent avec des camarades du collège de Zhounan une société d'étudiantes-ouvrières en France. Certains s'enthousiasment pour cette entreprise, comme Mao qui déclare à Xiang : « Chaque femme que vous décidez à partir en France est une femme que vous sauvez ». Mais d'autres s'inquiètent des conditions pratiques de ce départ et s'interrogent sur le réalisme avec lequel il est préparé. Zhao Shiyan par exemple, en dépit d'une pétition de principe en faveur de l'égalité des hommes et des femmes, juge impossible pour les jeunes filles de vivre en France comme étudiantes-ouvrières et trouve même que les étudiantes frugales ne devraient pas y venir trop nombreuses. Si les Chinoises, pense-t-il, ne peuvent battre le fer dans les aciéries françaises, elles ne sauraient non plus, comme certains les y encouragent, financer leurs études en vendant des broderies⁵. Avant de s'embarquer pour l'Europe, les étudiants-ouvriers devraient en effet apprendre, en plus des rudiments du français, un métier manuel qui leur permette de subvenir à leurs besoins. Pour les hommes, le choix est relativement facile et s'oriente généralement vers les métiers de la métallurgie : ajustage, moulage, limage. Il n'en va pas exactement de même pour les jeunes filles, bien que les féministes soutiennent qu'aucun métier ne doive leur être fermé et que Soumé Tcheng manifeste le désir de montrer l'exemple en apprenant le travail du fer⁶. L'initiative la plus originale dans ce domaine appartient à la société des étudiantes-ouvrières du Hunan.

Celle-ci propose à ses membres de donner une impulsion nouvelle à un artisanat traditionnel de la région, celui de la broderie hunanaise (*Xiang xiu*), célèbre pour ses motifs réalistes et ses couleurs éclatantes. Les candidates au départ étudieraient le dessin ou les techniques

de la broderie et, parvenues en France, pourraient, d'une part, gagner leur vie en vendant leurs travaux, d'autre part promouvoir cet artisanat et étudier ses débouchés. Cela aurait en retour pour conséquence ultime de contribuer au développement du travail féminin et, par là même, à l'autonomie des femmes de la province⁷. Bien qu'ingénieux ce projet ne se révélera pas d'un grand avenir. À partir de 1920, une vingtaine de jeunes filles se préparent néanmoins au voyage en France dans cette perspective. Toutes ne partiront pas et celles qui le pourront se tourneront finalement vers d'autres activités pour subvenir à leur entretien. Seule, semble-t-il, Ge Jianhao, l'étonnante mère de Cai Chang et de Cai Hesen, doyenne des étudiants-ouvriers, gagnera effectivement quelque argent en brodant⁸.

Originalité du groupe féminin

Il est difficile d'établir avec exactitude combien de jeunes Chinoises sont venues en France dans le cadre du mouvement travail-études. On parle généralement d'une quarantaine de jeunes filles. C'est le chiffre avancé par Xiang Jingyu. Mais il varie selon les témoignages : elles seraient une vingtaine selon Zhou Enlai, de trente à trente-cinq pour Soumé Tcheng ; quant à Hugues Le Roux, il parle en juin 1925 d'une cinquantaine d'étudiantes chinoises suivies par sa femme⁹. Le problème réside en grande partie dans la difficulté de faire la distinction entre les jeunes filles *qingong jianxue*, *jianxue*, ou simples étudiantes bénéficiant de subsides plus ou moins réguliers de leurs familles. Théoriquement, celles qui ont la possibilité de compter sur une somme de 500 *yuan* par an sont encouragées à partir comme *jianxue* ; il reste aux autres la solution de tenter l'aventure comme *qingong jianxue*¹⁰. D'après une demande de subsides adressée en janvier 1921 au ministère chinois de l'Éducation, elles n'auraient été que dix-huit à ne pas pouvoir vivre comme étudiantes frugales et à dépendre entièrement des secours de la Société franco-chinoise d'éducation (SEFC)¹¹. Mais cela ne signifie pas pour au-

tant que les autres disposent d'un pécule suffisant, ni qu'elles n'auront jamais besoin de travailler. Zhang Ruoming, par exemple, arrivée en France comme *jianxue*, travaille quelque temps dans une verrerie de la banlieue parisienne et est admise à l'Institut franco-chinois de Lyon (IFCL) comme étudiante-ouvrière¹². Enfin, en juillet 1928, une subvention de 2 000 dollars chinois est attribuée après enquête à sept étudiantes-ouvrières, dont certaines n'avaient jamais jusqu'alors été connues comme telles¹³.

Vu la difficulté d'établir une ligne de démarcation claire entre les différents groupes, il nous semble donc préférable d'appliquer aux filles le même critère qu'aux garçons et de considérer comme étudiantes-ouvrières toutes les jeunes Chinoises venues en France dans le cadre du mouvement entre mai 1919 et janvier 1921. Pour notre part, nous en avons retrouvé quarante-six qui, à des titres et à des moments divers, peuvent être comptées parmi les étudiantes-ouvrières. Leurs notices biographiques figurent en annexe.

Qui sont ces jeunes filles mobilisées par le mouvement *qingong jianxue*? Comme leurs camarades masculins, elles sont en majorité originaires des provinces du Sichuan, du Hunan et du Guangdong. Comme eux, elles sont issues des classes moyennes, filles de professeurs, de fonctionnaires, de commerçants. Là s'arrêtent les ressemblances. Alors que les hommes arrivent souvent en France physiquement, intellectuellement et moralement peu préparés aux difficultés de leur nouvelle vie, les jeunes filles qui parviennent à s'embarquer ont manifestement fait l'objet d'une sélection sévère. Douées d'une bonne santé et de nerfs solides, la moitié au moins d'entre elles resteront en France au-delà de 1925 et feront des études supérieures. Mais bien que les écoles préparatoires leur soient largement ouvertes, elles sont malheureusement peu nombreuses à pouvoir entreprendre finalement le voyage : il leur est sans doute plus difficile d'échapper à leurs familles et surtout de trouver des fonds pour financer leur traversée. Nous ne savons pas comment leur départ fut accueilli par leur entoura-

ge; tout au plus le récit d'un voyageur du paquebot *Cordillière*, parti de Shanghai en novembre 1920, fait-il état de la lutte qu'ont dû mener deux passagères hunanaises pour venir à bout de l'opposition de leurs parents¹⁴. Si aucune étudiante-ouvrière n'a raconté elle-même les difficultés rencontrées pour venir en France, une autre jeune femme, le futur écrivain Su Xuelin, élève de l'IFCL de 1921 à 1925, avoue dans ses mémoires n'avoir osé annoncer à sa mère sa décision d'étudier à Lyon que la veille de son départ¹⁵.

La décision de partir est en effet bien plus difficile à prendre pour une jeune fille que pour un jeune homme. Bien que la condition traditionnelle de la femme chinoise ait été profondément remise en question depuis les dernières années du XIX^e siècle, grâce au développement de l'instruction féminine et aux campagnes contre les pieds bandés et le mariage forcé, les filles nées, comme les étudiantes-ouvrières, autour de 1900, connaissent une très grande diversité de situations, selon la région ou le milieu dont elles sont issues. Contraste éclatant : le 14 novembre 1919, quelques semaines à peine avant le départ des premières Hunanaises pour la France, dans cette ville de Changsha où elles ont étudié et milité ensemble pour les droits de la femme, une jeune fille moins favorisée, Zhao Wujie, se tranche la gorge dans le palanquin qui la menait à la maison de son futur époux. Le dernier acte public de Xiang Jingyu et de ses compagnes sera d'ailleurs leur participation à une cérémonie funèbre à la mémoire de la malheureuse¹⁶. Malgré leur jeune âge, la plupart d'entre elles ont déjà dû se battre pour poursuivre leurs études, pour résister aux propositions de mariage précoce et mener une existence autonome. Pour une Wu Ruoying, fille du philosophe anti-confucéen Wu Yu et de la féministe Wu Zenglan, dont le départ paraît s'inscrire dans une tradition familiale, combien de jeunes filles ont dû, avant de partir, rompre des fiançailles imposées par leurs parents, comme Soumé Tcheng, ou, comme Su Xuelin, faire du chantage au suicide pour obtenir l'autorisation d'entrer au collège¹⁷ ? Certes les étudiantes chinoises en France, à

l'exception de Ge Jianhao, semblent avoir échappé au bandage des pieds qui, bien qu'officiellement interdit depuis 1902, se poursuit encore assez généralement jusqu'en 1911, et même au-delà dans certaines provinces reculées. Cai Chang, elle-même, née en 1902, assure à Helen Snow être la première de la famille à avoir des pieds normaux et Xiang Jingyu, dans l'école qu'elle dirige à Xupu avant de venir en France, aide ses petites élèves à se débarrasser des pieds¹⁸.

Face aux études également, les étudiantes-ouvrières apparaissent comme des privilégiées à une époque où les filles ne constituent encore que les 4,35% de l'effectif des écoles chinoises, établissements missionnaires mis à part¹⁹. La plupart des douze étudiantes-ouvrières hunanaises ont eu la chance de fréquenter le collège de Zhou-nan, école d'avant-garde fondée par Zhu Jianfan, un journaliste actif dans les cercles réformateurs du Hunan. L'association autonome des élèves, que dirigent trois étudiantes, dont Wei Bi et Lao Qirong, qui viendront en France, publie une revue féministe « L'horloge des femmes » (*Nüjie zhong*), défendant les idées de science, de démocratie, d'égalité des sexes, de liberté du mariage, et d'émancipation économique de la femme²⁰. Les écoles normales de filles de Chengdu, de Canton et de Tianjin constituent les autres principales sources de recrutement des étudiantes-ouvrières²¹. Plus encore que les garçons, celles-ci gagnent la France en groupes issus des mêmes établissements. Elles sont d'ailleurs expressément encouragées à le faire par les initiateurs du mouvement²². Sœurs, cousines, camarades d'études ou de combat politique, c'est ensemble qu'elles vont vivre le choc culturel de la découverte de l'Europe.

Premiers pas en France

Du fait des obstacles que rencontrent les jeunes filles dans la réalisation de leurs projets, leur mouvement de départ vers la France démarre assez timidement. Alors que des groupes d'étudiants-ouvriers s'embarquent dès le mois de mars 1919, avant même le début du mouve-

ment du 4 mai, ce n'est qu'en janvier 1920 que les premières jeunes filles arrivent à Marseille²³. Ces pionnières, au nombre de quatre, seront suivies un mois plus tard par la famille Cai et deux autres jeunes Hunanaises. Il faudra ensuite attendre le début de l'été pour voir débarquer un nouveau petit groupe de trois jeunes filles. De fait, c'est au moment où le mouvement étudiant-ouvrier commence à voir son avenir sérieusement compromis que la vague féminine semble prendre de l'ampleur. Le plus important groupe de filles gagne en effet la France avec l'avant-dernier groupe d'étudiants-ouvriers le 27 décembre 1920, quelques jours à peine avant que l'afflux des jeunes Chinois ne soit définitivement stoppé²⁴.

Les quatre premières étudiantes-ouvrières, Fan Xishun, Fan Xinqun, Li Zhixin et Xiong Shubin, toutes hunanaises, embarquent à Shanghai en novembre 1919 avec soixante-dix jeunes gens, dont Nie Rongzhen et Yan Changxi²⁵. Dès leur arrivée en France, les cousines Fan sont admises comme ouvrières à l'usine Caséo-sojaïne de La Garenne-Colombes. L'entrée de deux jeunes filles de bonne famille, dont l'une est la fille du directeur des douanes de Changsha, dans ce lieu sacré de l'utopie anarchiste de Li Yuying est saluée par la presse chinoise comme un événement sans précédent dans l'histoire des femmes chinoises²⁶. Elle symbolise l'adhésion des jeunes filles aux idéaux du mouvement travail-études, même si dans la pratique la plupart d'entre elles travailleront fort peu, si ce n'est pas du tout. Pendant ce temps, leurs deux compagnes de voyage sont envoyées au collège de jeunes filles de Montargis, où elles sont bientôt rejointes par Xiang Jingyu, Cai Chang et leurs amies du collège de Zhounan.

Le personnage le plus haut en couleur de ce groupe de Montargis est sans conteste Ge Jianhao. Quoi de plus extraordinaire en effet que de rencontrer parmi les collégiens de Montargis une femme de 55 ans, aux pieds déformés, vouée à la vie traditionnelle d'épouse et de mère depuis l'âge de 16 ans ? Plus peut-être que ses jeunes compagnes, Ge Jianhao incarne l'irrépressible soif

de connaissances et de liberté qui s'est emparée d'une partie de la Chine depuis la chute de l'Empire. Admiratrice de Qiu Jin, elle ne se contente pas d'encourager les projets d'études de ses enfants : n'a-t-elle pas vendu ses bijoux pour envoyer Cai Hesen à l'école normale de Changsha et caché Cai Chang lorsque son père voulait lui imposer un mariage arrangé ? Elle ne se juge pas trop vieille à 48 ans pour décider d'entreprendre elle-même en 1914 une formation rapide d'institutrice. Et lorsqu'on lui refuse l'inscription au concours d'entrée à l'école normale, à cause de son âge et de ses pieds bandés, elle proteste avec tant de véhémence que les autorités scolaires finissent par céder. En un peu plus d'un an seulement, elle obtient son diplôme et peut retourner dans son village y ouvrir une école de filles. Rien d'étonnant donc à ce qu'une femme d'une énergie aussi farouche se retrouve bientôt parmi les candidats au départ en France et réussisse à franchir rapidement les obstacles. Seul finalement le PCC aura raison de sa détermination, puisqu'il lui refusera l'adhésion qu'elle demandait, en raison de son âge²⁷ !

À Montargis, les jeunes Chinoises suivent la même formation que leurs condisciples masculins au collège de garçons. Elles sont regroupées dans une classe spéciale destinée à amener rapidement leur français à un niveau leur permettant de suivre des études normales. Quelque temps après leur arrivée, elles apparaissent une première fois à l'attention du public français à l'occasion d'une fête franco-chinoise. Le 21 mars 1920, la quarantaine d'étudiants chinois du collège de Fontainebleau organise une grande soirée culturelle qui remporte un vif succès. Près d'un millier de spectateurs se pressent pour assister, après les inévitables discours sur l'amitié franco-chinoise, à un spectacle d'acrobatie et à un concert de musique chinoise. Les étudiantes-ouvrières participent au grand complet à la fête et y sont le point de mire de tous les regards lorsqu'en vêtements traditionnels elles exécutent une danse de printemps très appréciée²⁸.

Les étudiantes chinoises nouvellement arrivées en France ne passent en effet pas inaperçues. Elles ont même les honneurs de la presse. En février 1921, le journal *L'Illustration* leur consacre un article. Dans le style fleuri de l'époque, il nous les décrit « toutes frêles et enfantines dans la longue robe de soie à larges manches qui convient si naturellement à leur grâce exotique, à leurs gestes menus, aux tons d'ivoire de leur visage casqué de cheveux très noirs et où les sourcils allongés semblent avoir été dessinés finement au pinceau »²⁹. Sur la photo qui accompagne l'article, on peut noter néanmoins que ces créatures enchanteresses ont coupé leurs cheveux à la garçonne, signe de l'indépendance qu'elles tiennent à manifester.

Les femmes et les mouvements de protestation

Si le collège de Montargis reste le lieu de regroupement le plus important des étudiantes-ouvrières avec douze élèves, d'autres collèges leur ouvrent également leurs portes, comme celui de Tonnerre et des établissements de la région parisienne. Pour payer leurs études, les jeunes filles chinoises dépendent, comme leurs camarades masculins, des fonds qu'elles ont déposés à la SEFC à leur arrivée ou de l'argent que celle-ci leur prête. Or dès la fin de l'année 1920, la SEFC, dépassée par son succès, n'est plus en mesure d'assumer les dépenses du flot sans cesse grossissant de jeunes Chinois qui débarquent chaque mois à Marseille. Elle demande alors l'arrêt immédiat de tous les convois d'étudiants-ouvriers en partance pour la France et annonce à ceux qui s'y trouvent déjà la fin de sa participation financière. Cette nouvelle sème la consternation parmi les étudiants-ouvriers.

Se sentant abandonnés dans les difficultés par ceux-là mêmes qui les avaient encouragés à se lancer dans l'aventure française, certains décident de tenter une action concertée pour défendre leurs intérêts. Le 28 février 1921, a lieu aux abords de la Légation de Chine à Paris une manifestation conduite par Cai Hesen et ses amis, réclamant au gouvernement chinois une subven-

tion de 400F par mois et par personne pendant quatre ans. Xiang Jingyu fait partie des onze représentants délégués par leurs camarades auprès du ministre Chen Lu. Refusant de quitter les locaux de la Légation avant d'avoir obtenu satisfaction, les onze jeunes gens sont évacués par la police et conduits au commissariat de l'École militaire pour vérification d'identité³⁰. Prenant la parole à plusieurs reprises au cours de la journée, Xiang Jingyu joue un rôle d'autant plus important qu'elle est l'une des seules filles à y participer. En effet, la veille, comme les autres étudiantes-ouvrières, elle a été invitée par Soumé Tcheng à se rendre chez Mme Hugues Le Roux, femme du sénateur de Seine-et-Oise, et celle-ci leur a offert d'assurer leur entretien pendant un an, en leur versant à chacune 300F par mois, contre leur promesse de ne pas participer à la manifestation contre la Légation. Toutes ont accepté l'offre et se sont engagées par écrit à respecter ce contrat. Bien que le lendemain, Xiang Jingyu et trois de ses compagnes aient décidé de passer outre, il ne leur en sera finalement pas tenu rigueur³¹. Le sénateur Hugues Le Roux, issu d'une lignée d'armateurs normands depuis longtemps en rapport avec la Chine, et ayant lui-même séjourné quelque temps à Pékin, s'était intéressé dès le début aux projets d'éducation franco-chinoise de Li Yuying et de ses amis. Quant à sa femme, d'origine américaine, elle fut la providence de bien des étudiants-ouvriers. Elle venait de perdre ses fils à la guerre et l'on peut penser qu'elle reporta sur les jeunes gens désemparés qui faisaient appel à elle un amour maternel désormais sans objet³².

La position de Xiang Jingyu dans le mouvement de février n'est pas partagée par toutes les étudiantes-ouvrières. On retrouve au sein du groupe des jeunes filles les mêmes clivages que ceux observés parmi leurs camarades masculins. Face aux difficultés inattendues de la vie en France, deux attitudes s'affrontent en effet : ceux qui continuent à adhérer à l'idéal travail-études et ceux qui ne veulent qu'étudier et exigent l'aide du gouvernement pour le faire. Comme l'a fait son ami Zhou Enlai

dans *Yishibao*, Zhang Ruoming publie dans *Chenbao* un rapport sur les problèmes des étudiants-ouvriers³³. Pour elle, ceux qui sont allés réclamer des subsides à la Légation et se sont transformés en demandeurs de bourses ne peuvent plus être considérés comme des étudiants-ouvriers. Si on ne travaille pas, on n'est plus étudiant-ouvrier : Zhang Ruoming n'est pas tendre pour les quémandeurs ! Elle dénonce la mauvaise foi de ceux qui préfèrent ne pas travailler et demandent une bourse en prétextant qu'il est difficile de trouver du travail, alors qu'ils ont en réalité quitté celui qu'ils avaient. Ceux-là seuls sont de vrais étudiants-ouvriers qui pensent que leur devoir est de travailler pour étudier. Elle préconise que les étudiants-ouvriers comptent sur leurs propres forces et s'unissent pour défendre leurs intérêts et chercher du travail. Sa position rejoint celle, résolument ouvriériste, de Zhao Shiyan, qu'elle a dû connaître dans l'entourage de Zhang Shenfu³⁴.

Dans les premiers mois de leur séjour en France, la politisation prend chez les jeunes filles - même futures communistes - des formes différentes. Xiang Jingyu et ses camarades de *la Xinmin xuehui* gravitent dans l'orbite de Cai Hesen. Si Xiang Jingyu ne passe pas, comme son ami, ses journées à potasser les classiques marxistes, mais suit diligemment les cours, elle ne néglige pas pour autant sa formation politique et n'oublie pas son ambition de trouver une solution « pour permettre aux femmes de se libérer »³⁵. Quatre mois après son arrivée en France, en mai 1920, au moment où Cai Hesen fait part à Mao de sa découverte d'un remède aux maux de la Chine, le socialisme, elle écrit un article sur ses conceptions de la libération des femmes et l'envoie à la revue *Shaonian Zhongguo*³⁶. Sous l'influence de ses nouvelles lectures, elle y exprime déjà l'idée marxiste selon laquelle la libération de la femme est inséparable de celle de la société toute entière. Aux féministes qui réclament le droit de vote, le droit à une part d'héritage, le droit à l'éducation, elle répond qu'il est vain de réclamer une réforme partielle des institutions, qu'il faut au contraire revendiquer en bloc tous les droits fondamen-

taux, « rien de partiel, pas d'à peu près, tout ou rien, maintenant ! ». Pas d'émancipation de la femme sans l'abolition du système familial : seul le système communiste libérera les femmes des fardeaux domestiques et leur assurera un rôle social digne d'elles. Illustration de leurs convictions nouvelles : lorsque, le mois suivant, Cai Hesen et Xiang officialisent leur union, ils envoient à leurs amis une photo les montrant lisant ensemble *Le Capital*³⁷. Cet intérêt pour le marxisme n'est pas propre à Xiang Jingyu. De façon générale, il semble même que les jeunes filles soient plus engagées que la moyenne des garçons dans les études politiques. Le groupe d'études marxistes qu'elles forment au collège de jeunes filles de Montargis, avec la bénédiction de la directrice, Mme Berthe Dumont, est bien le premier de ce genre en France³⁸.

Pendant que les militantes de la *Xinmin xuehui* poursuivent leur éducation à Montargis, celles de la *Juewushe* se retrouvent à Paris. Zhang Ruoming, une jeune fille de 19 ans, fille d'un professeur de Baoding, y entretient des liens d'amitié avec Zhang Shenfu, qui apprécie de pouvoir discuter avec elle de philosophie et de littérature³⁹. Malgré son jeune âge, elle témoigne déjà de rares qualités intellectuelles. Il en fallait pour retenir l'attention d'un personnage aussi prestigieux et persuadé d'être un des plus grands philosophes chinois ! Elle est également l'amie de Zhou Enlai et de Liu Qingyang pour avoir milité avec eux au sein de la *Juewushe* et passé trois mois dans les prisons de Tianjin en même temps que Zhou⁴⁰. On peut dans ces conditions se demander pourquoi, malgré ces liens privilégiés, elle n'est jamais mentionnée parmi les membres de la petite « cellule » communiste animée à Paris par Zhang Shenfu. La compagne de ce dernier, Liu Qingyang, qui en aurait fait partie est encore anarchiste à cette époque. En décembre 1920, elle figure en effet au nombre des correspondants en France de la revue anarchiste *Ziyou* (Liberté). Mais ce ne sont là que quelques-uns des nombreux mystères qui entourent l'existence de cette fameuse « cellule »

Pas plus que lors du mouvement de février, les jeunes filles ne sont absentes des diverses actions qui mobilisent la communauté étudiante-ouvrière durant l'été 1921, même si elles n'y jouent pas un rôle de premier plan. Soumé Tcheng prend la parole au meeting du 30 juin contre le projet d'emprunt franco-chinois qui réunit pratiquement toutes les composantes de la colonie chinoise en France⁴¹. Toutes, sauf celle du groupe de Montargis ? On peut légitimement se poser la question, lorsqu'on remarque que durant toute cette campagne ni Cai Hesen ni Xiang Jingyu ne se sont exprimés publiquement. Faut-il en conclure qu'ils n'ont pas fait le voyage de Paris, ou qu'ils se sont fondus dans l'anonymat patriotique ?

Pourtant, lorsque dans l'attente de l'ouverture de l'IFCL, les premières inquiétudes se sont fait jour quant à la sélection qui pourrait être opérée parmi les candidats, les étudiantes de Montargis se sont mobilisées. Le 30 mai 1921, les douze jeunes filles ont adressé à plusieurs journaux chinois une lettre ouverte demandant l'ouverture de l'IFCL aux femmes à des conditions particulières: quota égal de garçons et de filles, exemption des examens d'entrée et des frais d'études, organisation de cours de soutien pour celles qui ne sont pas suffisamment qualifiées⁴². On trouve parmi les signataires des jeunes filles qui ne sont pas connues pour leurs positions politiques, ce qui montre peut-être que le mouvement était alors moins politisé qu'on ne l'a dit.

Lorsque leurs craintes se trouvent confirmées par l'annonce du départ de Wu Zhihui pour la France en compagnie de 125 étudiants recrutés en Chine et triés sur le volet, la réaction des étudiants-ouvriers est à la mesure de leur consternation. Si Xiang Jingyu ne part pas pour Lyon avec l'avant-garde d'étudiants qui doivent forcer leur entrée à l'IFCL, mais reste à Paris avec Wang Ruofei, Zhou Enlai et quelques autres pour assurer la liaison avec la Légation de Chine, certaines de ses compagnes se trouvent à Lyon au moment des événements. Bien qu'il ne soit jamais fait mention de la présence de femmes dans la manifestation, les noms de Zhang Zhen-

hua, Lin Xueming, Liu Wuwei et Liu Cuiwei figurent sur les registres des hôtels de Lyon, dont la police a reçu l'ordre de relever soigneusement tous les nouveaux clients chinois⁴³. Mais il est difficile de dire si ces jeunes filles ont pris une part, même faible, à la manifestation ou si elles sont venues rencontrer des membres du groupe conduit par Wu Zihui. En effet, elles ne comptent pas au nombre des signataires de la pétition demandant l'ouverture de l'IFCL aux filles. Espéraient-elles être admises à l'IFCL ? Peut-être étaient-elles prêtes à se soumettre à un examen d'entrée. On peut penser qu'elles croyaient qu'une solution serait trouvée à leurs problèmes d'études. Aucune d'entre elles en tout cas ne sera arrêtée, ni ne fera l'objet d'une mesure d'expulsion.

Seule étudiante-ouvrière à quitter la France après le rapatriement forcé de Cai Hesen et des 102 autres « rebelles », Xiang Jingyu, enceinte, regagne la Chine en décembre 1921⁴⁴. Là, durant les mois qui précèdent la naissance de son fils en avril 1922, elle mène une action déterminée en faveur de ses compagnes restées en France, en particulier les étudiantes du collège de Montargis. Bien que plus favorisées que leurs camarades masculins, puisqu'elles ont pu continuer leurs études, celles-ci risquent en effet de se trouver bientôt en difficulté du fait de l'épuisement prochain des fonds recueillis par Mme Hugues le Roux pour leur venir en aide, Xiang Jingyu en appelle à la générosité de divers philanthropes, dont l'ancien premier ministre Xiong Xiling et sa femme Chu Shuya⁴⁵.

La situation matérielle des jeunes filles

Bénéficiant de l'aide de Mme Hugues le Roux et, pour certaines, de subsides provinciaux ou familiaux, les jeunes filles chinoises n'ont pas adhéré au Comité franco-chinois de patronage fondé en mai 1921 pour venir au secours des étudiants-ouvriers nécessiteux. Le Comité ne se désintéresse pas pour autant de leur sort: Soumé Tcheng et Mme Hugues le Roux, membres honoraires du Comité et présentes à la plupart des séances, veillent

à ce qu'on ne les oublie pas. Le ministère des Affaires étrangères s'occupe particulièrement d'elles et leur renouvelle en 1922 une allocation de 70 000 francs⁴⁶. Selon le sénateur Hugues le Roux, elles se partageraient en 1925 10 000 francs par mois envoyés par les autorités chinoises et une somme annuelle de 20 000 francs alloués par le ministère français des Affaires étrangères⁴⁷. Inutile de dire qu'étant près de cinquante à compter sur ces subsides, il ne reste finalement pas grand'chose à chacune, en tout cas pas assez pour vivre. Cette situation relativement privilégiée, si on la compare à celle des étudiants-ouvriers qui doivent gagner leur pain dans les usines, ne manque pas de faire des jaloux. Lors de son voyage en France en 1923 Zhang Jian, désireux de verser une somme de 30 000 francs pour les jeunes filles chinoises, se voit l'objet de telles attaques de la part de leurs condisciples masculins qu'il fini par réduire son don de moitié. Hugues Le Roux, qui comme sa femme s'intéresse de près au sort des étudiantes-ouvrières, fustige l'absence d'esprit chevaleresque et « l'attitude si peu fraternelle de ces jeunes gens ». « Les mauvais sentiments des étudiants chinois à l'égard des jeunes filles sont d'autant plus injustes », ajoute-t-il, « que, par leur conduite et leur travail, elles ont toujours tenu haut le drapeau de la Chine »⁴⁸.

Dans la période d'installation qui suit les expulsions de l'automne 1921, la majorité des étudiants-ouvriers s'efforcent de poursuivre le mouvement en faisant alterner les temps d'études et de travail. La plupart des jeunes filles restées en France réussissent, quant à elles, à entreprendre des études supérieures, même si certaines les entrecourent parfois de brèves périodes de travail. Nous savons peu de choses sur les emplois qu'elles ont pu occuper, mais les dossiers des étudiantes-ouvrières admises à l'IFCL mentionnent des certificats de travail. Alors que Cai Chang affirme avoir travaillé à l'usine de caoutchouc Hutchinson de Chalette et que ses biographes y signalent un passage encore plus hypothétique de Xiang Jingyu, la seule présence féminine chinoise attestée dans cet établissement est celle de

Xiong Jiguang⁴⁹. Mais peut-être des raisons autres qu'économiques expliquent-elles le séjour de cette adhérente de la *Xinmin xuehui*, membre de la Ligue des Jeunesses socialistes, dans ce haut lieu du communisme chinois en France ? Si la plupart des grands noms du mouvement ont déjà quitté l'usine lorsque Xiong Jiguang y entre en juillet 1923, elle vient sans doute y assurer avec Zhou Weizhen la relève des Deng Xiaoping, Lin Wei, Yin Kuan et autres, appelés à des tâches plus importantes au sein de l'appareil de la Ligue⁵⁰.

Mais comme au temps du mouvement de février, on peut être communiste et refuser de travailler. Avant même que les fonds récoltés par Mme Hugues Le Roux ne soient arrivés à épuisement, Guo Longzhen, une étudiante musulmane de Tianjin, membre de la *Juewushe*, a choisi d'attirer l'attention sur son sort en s'entaillant le doigt pour écrire avec son sang une lettre éplorée, propre à arracher des larmes aux plus endurcis⁵¹. Contrairement à d'autres, elle refuse en effet d'abandonner ses études au lycée pour aller gagner sa vie. Le portrait qu'elle trace de l'ouvrier français est certes de nature à effrayer les âmes sensibles et à les inciter à se montrer généreuses afin de préserver les jeunes Chinoises du contact de ce barbare ! « Les ouvriers, terrassiers ou manœuvres, sont incultes et d'un tempérament plus sauvage encore que les dockers chinois. Si bien que les entrepreneurs n'osent pas engager des jeunes filles étrangères »⁵². L'ambiguïté de l'attitude de nombreux étudiants-ouvriers, oscillant entre une sympathie abstraite pour le prolétariat et une réserve certaine envers ses représentants, se manifeste ici avec éclat⁵³.

La participation des femmes aux mouvements politiques après 1921

Guo Longzhen est avec Cai Chang la seule jeune fille citée par Wu Qi parmi les premiers membres de la Ligue des Jeunesses communistes chinoises en France⁵⁴. Ne figurent dans cette liste ni Xiong Jiguang ni Zhang Ruoming, pourtant citées par Cai Chang en 1939⁵⁵. Il

est vrai que les aléas de l'histoire ont peu à peu remodelé les mémoires - effaçant certaines figures pour en révéler d'autres. Liu Qingyang, ayant, quant à elle, quitté la France au début de 1922 avec Zhang Shenfu, appartient au groupe de Berlin. Bien que n'occupant, semble-t-il, pas de fonctions dirigeantes au sein de l'appareil du Parti ou de la Ligue, les jeunes filles communistes participent néanmoins au travail de propagande et de réflexion politique. Si Cai Chang contribue avec d'autres au travail d'impression de *Chi Guang*, elle y publie aussi, comme Guo Longzhen, quelques articles polémiques sans grande portée théorique⁵⁶. Zhang Ruoming, qui à cette époque poursuit des études de psychologie à l'université de Lyon, aurait fait paraître quelques articles dans les premiers numéros de cette revue, ainsi que deux opuscules sur la plus-value et la lutte des classes, dont nous n'avons malheureusement pas pu retrouver la trace⁵⁷. Elle aurait ainsi fait partie du cercle très restreint des théoriciens de la branche française du PCC.

Quant à Xiong Jiguang, après son séjour à Chalette, elle a sans doute joué un rôle dans le coup de force de juin 1925 contre la Légation de Chine⁵⁸. Fait-elle alors partie des dirigeants de la Ligue ? À cette époque, elle vit en effet à Boulogne avec Xiao Pusheng et entretient une correspondance suivie avec Lin Wei, l'un des organisateurs de la manifestation. Cette action d'éclat marque d'ailleurs la fin de son séjour en France, puisque son ami faisant l'objet d'un arrêté d'expulsion en juillet de la même année, elle le suit en Allemagne, et de là sans doute en Union Soviétique⁵⁹. Ce départ coïncide apparemment aussi avec la fin de son activité au sein du Parti. De retour en Chine, son engagement public semble en effet se borner à sa participation au mouvement féminin dans sa province natale du Hunan⁶⁰ et, pour une raison que nous ignorons, elle quitte les rangs du PCC⁶¹. On ne peut que regretter que les mémorialistes ne se soient pas encore penchés sur cette intéressante figure des débuts du communisme chinois.

Zhang Ruoming, elle, n'attend pas le terme de son séjour en France pour prendre ses distances vis-à-vis du

mouvement: après des années de militantisme, elle entre en conflit avec le secrétaire de la Ligue, Ren Zhuo-xuan, dont elle désapprouve le style autoritaire. Plutôt que de subir ses rebuffades en pleurant comme Guo Longzhen, elle choisit de partir. Sa décision lui vaudra les critiques de son ami Zhou Enlai, assurément plus expert qu'elle dans l'art du compromis⁶². Lorsqu'en 1930, après dix ans de séjour en France, elle regagne la Chine avec son mari Yang Kun, ils prennent d'un commun accord la résolution de renoncer désormais à toute action politique et de se cantonner dans leurs rôles de chercheur et d'enseignant⁶³. Geste sans doute révélateur d'un profond désenchantement.

D'autres courants politiques étaient également actifs en France, le plus important étant le GMD. Nous ne savons malheureusement rien d'une éventuelle participation des étudiantes-ouvrières au GMD, pourtant prééminent parmi les étudiants de l'IFCL, ni d'une adhésion aux idéaux du Qingniandang⁶⁴. Alors qu'elles paraissent plus politisées que leurs compagnons masculins au départ, leurs aspirations politiques se sont, pour la plupart, mystérieusement évanouies. Que dire de Wei Bi et de Lao Qirong, qui semblent avoir préféré le monde pur des mathématiques à l'évolution politique de leurs anciens camarades de la *Xinmin xuehui*⁶⁵ ?

Le temps des études

Le retour en Chine, quand il est tardif, comme c'est le cas pour toutes celles qui ont choisi les études, s'accompagne presque inévitablement, semble-t-il, d'un renoncement à une ambition politique. Les anciennes étudiantes-ouvrières rentrent en effet bardées de diplômes. Elles ont bien employé leur temps en France. Sur la quarantaine de jeunes filles du début, vingt et une, à notre connaissance, sont restées entre sept et dix ans pour faire des études universitaires, proportion nettement supérieure à celle de leurs camarades masculins. Autre contraste: alors que ceux-ci marquent leur spécificité par rapport aux autres étudiants chinois en Fran-

ce en se tournant de préférence vers les techniques du futur (chimie, électricité) ou les sciences naturelles ayant une application immédiate pour l'agriculture chinoise, les étudiantes-ouvrières se montrent beaucoup plus éclectiques. Leurs domaines de prédilection sont les beaux-arts, les lettres et les sciences (chimie et sériciculture), respectivement choisis par sept, cinq et quatre d'entre elles, les autres se partageant entre les mathématiques, la pharmacie, la médecine, les sciences politiques et la musique. Cette préférence artistique et littéraire peut étonner au sein d'un mouvement présentant la science comme la voie du salut de la Chine. Faute de pouvoir être expliquée, elle mérite en tout cas d'être soulignée. Elle indique peut-être une ouverture plus grande à la culture occidentale et à d'autres aspects de la modernité, ce que soulignent les sujets choisis: peinture et littérature françaises, auteurs contemporains et même controversés comme Gide. Toutes choses peu appréciées en Chine et qui ont peut-être rendu leur intégration plus difficile.

Alors qu'une seule étudiante-ouvrière, Zhang Yanan, bénéficie d'une bourse du ministère des Affaires étrangères⁶⁶, l'IFCL, dont la création avait suscité tant d'espoirs et de luttes, finit par ouvrir ses portes à un certain nombre d'étudiants-ouvriers. Entre 1921 et 1932, il en accueille soixante-quatorze, sur un total de 473 étudiants, dont six jeunes filles, toutes admises après l'instauration du concours spécial étudiant-ouvrier en 1927⁶⁷. Grâce aux archives de l'Institut, on connaît un peu mieux le parcours de ces heureuses élues. Si l'une des plus douées d'entre elles, Li Hao, ravissante de surcroît au regard de sa photo, décide, après quinze ans de travaux et d'études, de partir aux États-Unis avec la bénédiction de ses professeurs français pour parfaire sa formation biologique, ses compagnes terminent toutes leurs études en France avec un diplôme supérieur. Certaines réussissent même brillamment. Fan Xinqun, l'une des deux ouvrières de l'usine Caséo-sojaïne, décroche en 1924 une médaille d'argent au concours de peinture de l'École des Beaux-Arts de Lyon. Zhang Ruoming ne

craint pas de consacrer sa thèse à la psychologie de Gide, ce qui lui vaut les félicitations enthousiastes de ce dernier⁶⁸. Quant à Wang Yaoqun, une étudiante-ouvrière du Sichuan, elle obtient en juillet 1930 son doctorat en pharmacie avec mention très bien, et trois mois plus tard met au monde son cinquième enfant !

Comme le montre avec éclat ce dernier exemple, les étudiantes-ouvrières en France ont aussi une vie privée. Si aucune, à notre connaissance, n'a épousé un Français, plusieurs couples chinois se sont formés en France. Chacun connaît la romance de Xiang Jingyu et de Cai Hesen, ainsi que celle de Cai Chang et de Li Fuchun. La camaraderie de l'IFCL rapprocha quelques autres étudiants-ouvriers: Zhang Ruoming et l'ethnologue Yang Kun, Fan Xinqun et le sociologue Peng Xiang, Fan Xinchun et le chimiste Yang Chao. Le mariage libre figurait bien sûr au nombre des revendications essentielles des jeunes Chinoises de l'époque. On peut penser que les unions contractées en France entre étudiants éloignés de leurs familles respectives ont été des mariages d'amour. Mais la coutume des unions arrangées par les parents était encore trop vivace pour que les étudiantes-ouvrières puissent y échapper entièrement. Certaines avaient sans doute fui en France un mariage qu'on voulait leur imposer. D'autres n'ont peut-être pas échappé à leur retour à celui que leur réservait leurs familles⁶⁹. Quelques enfants sont nés pendant ces années françaises. Sans parler des cinq enfants de Wang Yaoqun et du journaliste Zhou Taixuan, un des dirigeants de la *LiuFa qingong jianxue xueshenghui* (Société des étudiants-ouvriers en France), on peut citer la fille de Cai Chang et le fils de Fan Xinqun. La présence de ces enfants pose parfois quelques problèmes dans la vie bien remplie de leurs parents. Cai Chang s'empresse de confier sa fille à sa mère. Celle-ci la ramène en Chine et se chargera entièrement de son éducation⁷⁰. Mais pour d'autres, l'idée d'une séparation paraît intolérable. Wang Yaoqun, admise à l'IFCL au concours étudiant-ouvrier de 1928, supplie qu'on ne l'oblige pas à venir habiter l'Institut et qu'on l'autorise à continuer à vivre avec ses enfants.

Le retour en Chine et ses désillusions

Malgré ses problèmes, la vie en France est libre, beaucoup plus libre qu'elle ne le sera jamais. Et pour les filles particulièrement, le retour en Chine marque le début des difficultés et des désillusions. Si Xiang Jingyu profite, semble-t-il, du prestige acquis en France et obtient immédiatement la charge de responsable de la « section femmes » et peut-être une place au Comité central⁷¹, la brièveté de son séjour en France en fait une exception parmi les étudiantes-ouvrières. Les autres paraissent avoir dû se contenter de petits rôles, d'une vie moins grande que leurs rêves. Nous savons peu de choses de leur sort après leur retour en Chine. Wang Yaoqun mourut prématurément⁷². Fan Xinqun et Xiao Min devinrent professeurs à l'École des Beaux-Arts de Shanghai⁷³. Wei Bi et Lao Qirong enseignèrent à Beida et à l'université du peuple de Pékin⁷⁴. Parmi les plus politisées, Guo Longzhen partagea le sort de Xiang Jingyu comme « martyr de la révolution »⁷⁵. Liu Qingyang, figure marquante du mouvement communiste en Europe — n'oublions pas que ce fut elle qui introduisit Zhou Enlai au Parti⁷⁶ ! — s'effaça derrière son mari dès le retour en Chine et prit peu à peu ses distances avec la politique, son rôle honorifique de vice-présidente de l'union des femmes chinoises après 1949 n'étant guère à la mesure de celui qu'elle avait exercé en Europe. Quant au destin de Zhang Ruoming qui s'annonçait si brillant, il fut un des plus tragiques: elle se suicida à Kunming, où elle enseignait à l'université, durant une campagne de reprise en mains des intellectuels en 1958⁷⁷. Son passé avait montré qu'elle n'était pas femme à se laisser dicter ce qu'elle devait penser. Elle a dû juger qu'elle n'avait plus sa place dans un monde duquel la liberté intellectuelle était exclue⁷⁸.

Seule Cai Chang est resté pour tirer, assez cruellement d'ailleurs, le bilan de leur aventure: « À part Xiang Jingyu, aucune d'entre elles n'a rien fait d'important »⁷⁹. Mais son rôle à elle a-t-il vraiment été autre chose que celui d'une femme-alibi, qui plus est sœur et

épouse d'hommes importants ? Quant à Xiang Jingyu, si la mort en a fait la grande figure féminine de la révolution chinoise, la place qu'elle occupa de son vivant ne fut pas à la hauteur de ses ambitions, gigantesques il est vrai. Le bel hommage funèbre que Cai Hesen lui rendit en 1928 ne laisse aucun doute à ce sujet. « Son seul désir était de faire "quelque chose d'extraordinaire qui secoue le monde". Elle avait une ambition farouche. Elle disait toujours: "si je n'arrive pas à faire quelque chose d'important, je me démolirai, je me réduirai en cendres". Et à chaque fois elle sanglotait. Elle ne voulait reconnaître ni les obstacles, ni les difficultés »⁸⁰. Elle ne put jamais se satisfaire de sa place de responsable féminine, alors qu'elle se sentait de taille à assumer un rôle de premier plan.

Conclusion

Triste bilan pour ces « petites filles du vingtième siècle » ! De grandes ambitions et des personnalités hors du commun pour un résultat qui nous paraît bien modeste. Pourtant, si l'on fait abstraction de l'exceptionnelle réussite de Zhou Enlai et de Deng Xiaoping, la proportion d'étudiantes-ouvrières à s'être fait un nom à l'échelon national n'est guère différente de celle de leurs camarades masculins. Ren Zhuoxuan ou Yin Kuan ont-ils eu le destin que promettait leur rôle en France⁸¹ ? Que dire de tous ceux qu'une mort violente a fauchés avant qu'ils aient eu le temps de donner leur pleine mesure. Une quarantaine d'étudiants-ouvriers au moins ont partagé le sort tragique de Xiang Jingyu et de Guo Longzhen⁸². Combien d'autres enfin ont sombré pour nous dans l'anonymat, qui en des temps meilleurs se seraient faits connaître dans le domaine des sciences ou des arts ? Dans ces années troublées, il n'y a guère eu de place en Chine pour des réussites autres que politiques. Là réside sans doute une des causes du relatif échec des étudiantes-ouvrières. Nous avons vu qu'elles ont beaucoup plus étudié que la moyenne des participants du mouvement. Or études universitaires et militantisme

politique ont généralement été considérés comme incompatibles au sein du groupe communiste en France⁸³. Ayant sans doute rapidement compris que le Parti ne leur ferait pas la place qu'elles espéraient, les femmes ont choisi de se retirer du champ politique et ont glissé par le fait même dans une relative obscurité. Cela ne signifie pas pour autant qu'elles n'ont pas contribué à leur manière à la modernisation de la Chine, comme elles rêvaient de le faire en venant étudier en France. Wei Bi et Lao Qirong, par exemple, actives dans le mouvement féministe et patriotique au Hunan à l'époque du 4 mai et militantes de la *Xinmin xuehui*, si elles sont, semble-t-il, restées à l'écart du courant communiste, ont occupé des fonctions importantes comme mathématiciennes dans diverses universités chinoises et au ministère de l'Éducation après 1949. Leur apport au développement scientifique de la Chine ne peut sûrement pas être considéré comme négligeable. Pas plus que celui de toutes celles qui ont consacré leur vie à l'enseignement. Leur génération n'est-elle pas celle des professeurs et « des institutrices qui ont formé les élites de la Chine moderne »⁸⁴ ?

Cependant il paraît certain que le talent de toutes ces femmes n'a pas trouvé à s'exprimer pleinement. L'époque qui a suscité leur vocation, nourri leur ambition ne s'est peut-être pas prêtée à leur accomplissement. Venue en France dix ans plus tôt, Soumé Tcheng a su jouer un rôle et acquérir un prestige que ses protégées du mouvement études-travail n'ont jamais pu atteindre. En s'exilant si longtemps n'ont-elles pas choisi la mauvaise voie, au regard tout au moins du pouvoir social qu'elles pouvaient espérer ? Mais auraient-elles obtenu davantage en restant en Chine ? Le féminisme affiché par le PCC à ses débuts n'a-t-il jamais été plus qu'un vœu pieux ? Aujourd'hui encore, quarante ans après la révolution, si les Chinoises portent bien « la moitié du ciel » sur leurs épaules, elles n'occupent toujours que 5% des sièges au Comité central !

NOTES

1. *Ou Lu jiaoyu yundong* (Le mouvement d'éducation en Europe), Tours, Imprimerie chinoise, 1916, p. 51.
2. Li Shuhua, « Wo yu liuFa jianxuehui yubei xuexiao » (Mon séjour à l'école préparatoire aux études frugales en France), in Chen Sanjing, *Qingong jianxue yundong* (Le mouvement étudiant-ouvrier), Tabei, pp. 23-24.
3. Elle est décédée en 1959 aux États-Unis, où elle avait choisi de vivre après l'instauration de la République Populaire ; voir sa notice biographique dans Boorman, *Biographical dictionary of Republican China*, Columbia University Press, New York, 1968, vol. I, pp. 278-280. Sa photo figure, entre autres, dans *L'Illustration* du 19 février 1921.
4. Kui Yingtao et al., *Sichuan jindaishi* (Histoire moderne du Sichuan), Chengdu, Sichuansheng shehui kexueyuan chubanshe, 1985, p. 681.
5. Zhang Yunhou, *FuFa qingong jianxue yundong* (Le mouvement étudiant-ouvrier en France), Shanghai renmin chubanshe, 1980, vol. 1, pp. 371-372: lettre de Zhao Shiyao à Zeng Xianzhong dans *Gongdu* n° 33, janvier 1920.
6. *Ibid.* p. 373.
7. *Ibid.* pp. 201-202.
8. Biographie de Ge Jianhao par Luo Shaozhi in *Zhonggong dangshi renwuzhuan* (Biographies des personnalités de l'histoire du PCC), Xi'an, Shanxi renmin chubanshe, 1982, vol. 6, pp. 51-52.
9. *FuFa qingong jianxue yundong shiliao* (FFQG) (Documents sur le mouvement étudiant-ouvrier en France), Beijing chubanshe, 1980, vol. 2, p. 297: lettre de Xiang Jingyu au CFC ; Zhou Enlai in *ibid.*, vol. 1, p. 30 ; AN 47 AS1, procès-verbal de la séance du CFC du 14 mai 21 ; Hugues Le Roux, « Chinois en France », *L'Écho de Paris*, 24 juin 1925.
10. Zhang Yunhou, *op. cit.*, vol. 1, pp. 301-302: discours de Wu Zhihui au collège de Zhounan. Cinq cents *yuan* équivalaient alors à 3 500 francs français.
11. *Ibid.*, vol 2, pp. 738-739.
12. Archives de la société des étudiants-ouvriers du Hebei.
13. Archives de l'IFCL: lettre de la Mission universitaire franco-chinoise de Chine en France, 4 juillet 1928. Les bénéficiaires de cette subvention furent Xiao Min, Li Hao, Liu Wuwei, Liu Baowei, Zhang Zhenhua, Yuan Jianqin et Hu Shumei.
14. Voir la notice biographique de Su Xuelin dans Boorman, *op. cit.*, vol. III, pp. 155-156.
15. Roxane Witke, « Mao Tse-tung, women and suicide », *Women in China*, ed. Marilyn Young, Ann Arbor, The Michigan Univ. Press, 1973, pp. 7-31.
16. Voir la notice biographique de Wu Yu (1872-1949) dans Boorman, *op. cit.*, vol. III, pp. 462-465 ; Wu Zenglan (1876-1917), collaboratrice de *Funü zazhi*, est l'auteur de plusieurs essais féministes dont un *Nūquan pingyi* (Sur l'égalité des droits des femmes) paru dans *Xin qingnian* en juin 1917 (Francesca Cini, « Le problème des femmes dans *La Nouvelle Jeunesse* », *Études chinoises*, vol. V, n° 1-2, 1986, pp. 141-142 et note 23). Voir aussi Yi-tsi Feuerwerker, « Women as writers in the 1920's and 1930's », *Women in Chinese Society*, ed. Margery Wolf & Roxane Witke, Stanford Univ. Press, 1975, pp. 155-156.
17. Helen Snow, *Women in Modern China*, La Haye, 1967, p. 234 ; « Xiang Jingyu, champion of the Chinese women's movement », *Women of China*, mars 1980, pp. 33-35.
18. Helen Snow, *op. cit.*, p. 176. Ce pourcentage est celui des filles scolarisées dans les écoles laïques en 1916.
19. Song Feifu, *Xinmin xuehui*, Changsha, Hunan renmin chubanshe, 1980, pp. 63-65. La traduction du nom de la revue est celle proposée par Jacqueline Nivard dans « L'évolution de la presse féminine chinoise de 1898 à 1949 », *Études chinoises*, vol. V, n° 1-2, 1986, p. 166.
20. Curieusement, nous ne savons rien de leur fréquentation éventuelle des écoles préparatoires qui leur avaient été ouvertes en 1912.
21. Zhang Yunhou, *op. cit.*, pp. 301-302.
22. Article du *Shenbao* du 10.12.1919, publié dans *FFQG* 2, p. 111.
23. Zhang Yunhou, *op. cit.*, vol. 1, p. 786.

25. L'appartenance de Li Zhixin à ce groupe n'est pas absolument certaine, son nom étant cité à la fois dans la liste des membres du 8e voyage et dans celui de ceux du 9e, dont faisaient partie Cai Hesen et Xiang Jingyu, *FFQG 2*, pp. 111 et 115.

26. Article du *Shenbao* du 10.12.1919, *FFQG 2*, p. 112.

27. Témoignage de Cai Chang dans Helen Snow, *op. cit.*, pp. 243-244 ; *Zhonggong dangshi renwuzhuan* (Biographies des personnalités de l'histoire du PCC), vol. 6, pp. 47-57.

28. *FFQG 2*, p. 240 ; Zhang Yunhou, *op.cit.*, vol. 2, publie une photo montrant les neuf jeunes filles et Ge Jianhao au premier rang des acteurs de la fête.

29. *L'illustration*, 19 février 1921. D'autres photos de cette époque, représentant essentiellement les étudiantes de Montargis, toujours habillées à la chinoise, sont reproduites dans *FFQG 2*, n° 1 ; Zhang Yunhou, *op.cit.*, vol. 2 ; *Xiang Jingyu wenji et Women of China*, mars 1980. Pour la période postérieure à 1921, les seules photos que nous connaissons sont les portraits d'identité figurant dans les dossiers des étudiantes-ouvrières de l'IFCL. Ils nous les montrent alors toutes vêtues à l'occidentale.

30. AN, SLOFOM série VIII, carton 6, note du 9 mars 1921 : le nom de Xiang Jingyu y est orthographié « Hiang King Vee ».

31. Zhou Enlai, *FFQG 1*, pp. 30-31 ; Li Huang, *Xuedunshi huiyilu*, p. 97. Dans sa lettre au Comité franco-chinois (« Xiang Jingyu zhi Zhong Fa banhui xin », *FFQG 2*, pp. 697-699) Xiang Jingyu rend hommage à l'action de Mme Hugues Le Roux et de Soumé Tcheng.

32. Hugues Le Roux, art. cit., *L'Écho de Paris*, 24 juin 1925 ; notice biographique de Hugues Le Roux dans *Dictionnaire des parlementaires français (1889-1940)*, PUF, 1963.

33. Zhang Ruoming, « LiuFa qingong jianxuesheng zhi konghuan yu Hua Fa jiaoyu » (La panique des étudiants-ouvriers et la Société franco-chinoise d'éducation), *FFQG 2*, pp. 419-424 et « LiuFa jianxuesheng zuijin zhi da juewu » (La prise de conscience récente des étudiants français en France), *FFQG 2*, pp. 431-433.

34. Voir la notice biographique de Zhang Shenfu par Vera Schwarcz dans Bianco & Chevrier, *Dictionnaire du mouvement ouvrier international, la Chine*, Paris, Éditions Ouvrières, 1985, pp. 751-753.

35. Lettre de Cai Hesen à Mao du 28 mai 1920, traduction aimablement communiquée par Catherine Gipoulon.

36. Xiang Jingyu, « Nüzi jiefang yu gaizao de shangjue » (Discussion de la libération et de la réforme de la condition des femmes), *Shaonian Zhongguo*, vol. 2, n° 2. Des idées identiques avaient déjà été exposées dans la revue *Xin qingnian* dès la deuxième moitié de 1918, en particulier sous la plume de Hua Lin (voir Cini, art. cit., pp. 144-145).

37. *Zhonggong dangshi renwuzhuan*, vol. 6, p. 71.

38. Communication personnelle de M. René Dumont, 23 mai 1986. Nous ignorons la date exacte de la formation de ce groupe.

39. Communication personnelle de Vera Schwarcz, 13 juin 1986.

40. Chen Xiaocen, « Juewushe ji qi chengyuan » (La Société L'Éveil et ses membres), *Tianjin wenshi ziliao xuanji*, n° 15, p. 182.

41. Yu Gong in *FFQG 2*, p. 497.

42. « LiuFa nüsheng dui Haiwai daxue zhi yaoqiu » (Exigences des étudiantes en France à l'égard de l'université d'outre-mer), *FFQG 2*, pp. 519-524. Les signataires en sont Hu Muzhao, Xiang Jingyu, Wu Mengban, Wei Bi, Xiong Shubin, Li Xuexin, Lao Qirong, Cai Chang, Xiao Min, Lin Qingpin, Xiong Jiguang et Liao Shigong.

43. Archives départementales du Rhône, dossier 4M 415.

44. On parle toujours de 104 expulsés, mais l'un s'étant échappé *in extremis* à Marseille, seuls 103 sont réellement partis (*FFQG 2*, p. 626). La liste des 113 Chinois ayant fait l'objet de l'arrêt d'expulsion du 13 octobre 1921 se trouve aux archives départementales du Rhône, dossier 4M 415.

45. *FFQG 2*, pp. 693-696 : lettres de Xiang Jingyu à Chu Shuya et Xiong Xiling ; voir la biographie de ce dernier dans Boorman, *op. cit.*, vol. II, pp. 108-110 ; Helen Snow évoque l'action philanthropique de sa femme dans *Women in Modern China*, p. 82.

46. AN 47 AS1 : procès-verbal de séance du CFC du 4 mars 1922.

47. Hugues Le Roux, art. cit. in *L'Écho de Paris*.

48. *Ibid.*

49. Archives Hutchinson de Chalette. Xiong Jiguang a travaillé à l'atelier manteaux de cet établissement du 30.7.23 au 22.12.23. Nous remercions M. Fergani de Chalette de nous avoir communiqué ces renseignements.

50. Sur la présence des communistes chinois à l'usine Hutchinson de Chalette, voir notre article à paraître « Retouches à un portrait de jeunesse : chronique des années françaises de Deng Xiaoping ». Zhou Weizhen, ancien camarade de Deng Xiaoping à l'école préparatoire de Chongqing et membre du comité de rédaction de *Shaonian* dès avril 1923, travaille à Chalette du 6.12.22 au 19.7.24. L'année suivante il est recherché par la police française en même temps que Zhou Enlai et désigné comme « le chef d'un groupe de chinois vivant avec lui » (AN F7 12900, note du 8.1.25).

51. Guo Longzhen, « LiuFa nüsheng Guo Longzhen zhi xueshu ji leishu » (La lettre de larmes et de sang de Guo Longzhen, étudiante en France), *FFQG* 2, pp. 688-690.

52. *Ibid.*, p. 689.

53. Pour d'autres illustrations de cette attitude, voir notre article « The Communists in the work and study movement in France », à paraître dans le numéro d'avril 1988 de *Republican China*.

54. Wu Qi, « Zhou Enlai tongzhi qingnian shidai zai Fa De liangguo de geming huodong » (La vie révolutionnaire du camarade Zhou Enlai en France et en Allemagne à l'époque de sa jeunesse), *Tianjin wenshi ziliao xuanji*, n° 15, p. 137.

55. Helen Snow, *op. cit.*, p. 241.

56. Cai Chang, « Bafen zhenli di youlai » (D'où viennent les 80% de vérité ?), *Chi Guang*, n° 21-22, p. 18 ; Guo Longzhen, « Beihu Hua Fa jiaoyuhui » (Hélas la SEFC !), *Chi Guang*, n° 18, p. 13 et « Faguozhizhenjia nüedai Zhongguo nüzi » (Les capitalistes français tyrannisent une jeune Chinoise), *Chi Guang*, n° 17, p. 11.

57. Lettre de Yang Zaidao, fils de Zhang Ruoming, datée du 30.3.87 et aimablement communiquée par Mlle Danielle Li. D'après son fils, les articles de Zhang Ruoming seraient parus dans les numéros 4, 5, 6, 11 et 16 de *Chi Guang* sous le pseudonyme de « Yi Feng ». Ces numéros sont malheureusement introuvables. Les deux opuscules sur la lutte des classes et la plus-value auraient été publiés en Chine en 1925 et 1927, alors que leur auteur était encore en France.

58. AN F7 13438, Brissaud-Desmillet dans son rapport du 30.6.25 estime que Xiong Jiguang fait partie des activistes qui ont attaqué la Légation de Chine pour obtenir du ministre Chen Lu une déclaration favorable au mouvement anti-impérialiste de Shanghai.

59. *Ibid.* et pièces 228-229 de mars 1926.

60. Song Feifu, *op. cit.*, p. 127.

61. Helen Snow, *op. cit.*, p. 241.

62. Chen Xiaocen, art. cit., p. 182 et Liu Qingyang, « Dui Juewushe deng wenti de jieda » (Réponses à des questions concernant la Société L'Éveil), *Yida qianhou* (Avant et après le premier congrès), p. 231. Chen Xiaocen situe l'événement en 1922, Liu Qingyang, après son départ pour l'Allemagne. La prudence s'impose en ce qui concerne la responsabilité de Ren Zhuoxuan dans cette affaire. Les conditions mystérieuses dans lesquelles il abandonna le PCC, à la suite de son emprisonnement par le GMD en 1928, ont en effet conduit les auteurs chinois à dresser rétrospectivement de lui un portrait particulièrement sombre.

63. Yang Kun, « Wo de minzuxue yanjiu wushi nian » (Mes cinquante ans de recherches ethnologiques), *Zhongguo dangdai shihui kexuejia* (Sociologues chinois contemporains), vol. 1, 1982, p. 194.

64. Il convient toutefois de préciser que le mari de Fan Xinqun, l'étudiant en sociologie Peng Xiang, élève de l'IFCL, était un militant connu du GMD de droite (AN, SLOTFOM VIII, 6, notes des 19.8.27 et 5.3.28).

65. Li Weihan, « Huiyi Xinmin xuehui » (Souvenirs de la *Xinmin xuehui*), *Lishi yanjiu* (Recherches historiques), 1979, n° 3, p. 21.

66. AN 47 AS 1, bourses du ministère des Affaires étrangères pour 1921.

67. Danielle Li, « 1921-1946 Li'ang Zhong Fa daxue haiwaibu tongxuelu » (Liste des étudiants de l'Université franco-chinoise de Lyon), *Journal of ACSE*, n° 1, mai

1983, pp. 127-150. Les étudiantes-ouvrières admises à l'IFCL en 1927 et 1928 sont Liang Tianyong, Zhang Ruoming, Fan Xinshun, Fan Xinqun, Wang Yaoqun et Li Hao.

68. Archives de l'IFCL, lettre du 12 janvier 1931.

69. Su Xuelin, rentrée en Chine en 1925, ne parviendra pas, malgré ses cinq ans d'études en France, à résister aux pressions de son entourage et finira par épouser le garçon choisi par sa mère (voir sa biographie déjà citée dans Boorman).

70. Helen Snow, *op. cit.*, p. 243.

71. Catherine Gipoulon, « Xiang Jingyu ou les ambiguïtés d'une carrière entre communisme et féminisme », *Études chinoises*, vol. V, n° 1-2, p. 116. C. Gipoulon met en doute l'appartenance de Xiang Jingyu au Comité central.

72. Zhu Baiqi, *Bali binfenlu* (« Mon souvenir à Paris »), Hong Kong, Nanyang bianyisuo, 1969, p. 81.

73. Archives de l'IFCL, dossier de Fan Xinqun. Cai Chang (Helen Snow, *op. cit.*, p. 236) déclare que deux des étudiantes-ouvrières hunanaises sont devenues professeurs à l'École des Beaux-Arts de Shanghai. La seconde ne peut être que Xiao Min, qui fit elle aussi ses études à l'École des Beaux-Arts de Lyon.

74. Song Feifu, *op. cit.*, p. 126 ; Li Weiha, art. cit., p. 21.

75. Chen Xiaocen, art. cit., p. 176.

76. Vera Schwarcz, « Out of historical amnesia, an eclectic and nearly forgotten Chinese communist in Europe », *Modern China*, vol. 13, n° 2, avril 1987, p. 185.

77. Lettre déjà citée de Yang Zaidao.

78. Son mari, Yang Kun, ne semble pas avoir partagé ces sentiments. Dans son récit autobiographique, écrit en 1982, il mentionne la mort de Zhang Ruoming, sans préciser qu'il s'agit d'un suicide, alors qu'il participait à Pékin à une réunion de critique de « l'ethnologie capitaliste ». Il ajoute, comme pour montrer son zèle politique, qu'il ne fit qu'un aller et retour à Kunming pour les funérailles (Yang Kun, art. cit., pp. 200-201). Chen Xiaocen (art. cit., p. 182) fait erreur en situant le suicide de Zhang Ruoming en 1962.

79. Helen Snow, *op. cit.*, p. 236.

80. Cai Hesen, « Xiang Jingyu tongxue zhuan » (Biographie de la camarade Xiang Jingyu), *Xiang Jingyu wenji* (Œuvres de Xiang Jingyu), Changsha, Hunan renmin chubanshe, 1985, p. 2.

81. Voir la notice biographique de Ren Zhuoxuan dans Boorman, *op. cit.*, vol. II, pp. 216-219 ; sur Yin Kuan, devenu trotskiste, voir Bianco & Chevrier, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international, la Chine*, p. 519 (biographie de Peng Shuzhi).

82. Zhang Yunhou, *op. cit.*, vol. 1, p. 58 ; voir aussi les notices biographiques figurant en annexe de l'article cité de Li Weiha, pp. 20-24.

83. *Gongchanzhuyi yanjiuhui tongxinji* (Correspondance entre les sociétés d'études communistes), n° 2, pp. 27-28.

84. Catherine Gipoulon, art. cit., p. 104.

ANNEXE

Notices biographiques des étudiantes-ouvrières

date de naissance- ? indique que nous ne savons pas si ces personnes sont encore vivantes ou non.

date de naissance ? indique que l'information provient d'une source peu sûre.

1. Cai Chang 蔡暢 (Xianxi 咸熙), 1901- , originaire de Xiangxiang, Hunan. Fille de Ge Jianhao et sœur de Cai Hesen, elle étudie au collège de Zhounan à Changsha et adhère à la *Xinmin xuehui*. Arrivée en France le 30 janvier 1920 (9e groupe), elle suit les cours

du collège de jeunes filles de Montargis de février 1920 à 1922. Membre de la Ligue des jeunesses socialistes chinoises en Europe, elle collabore à *Chi Guang*. Elle épouse en France Li Fuchun, dont elle a une fille en 1923. En 1924 elle enseigne à l'école du soir des ouvriers chinois à Billancourt. La même année, elle rentre en Chine via l'Union soviétique. Elle siège au Comité central du PCC dès 1928, participe à la Longue Marche et dirige à partir de 1949 la Fédération des femmes chinoises. Pour plus d'informations sur sa carrière en Chine, voir ses biographies dans Boorman, *op. cit.*, vol. II, pp. 847-851 et dans Bianco & Chevrier, *op. cit.*, pp. 89-90.

2. Chang Peimei 常霈湄, originaire du Sichuan, elle arrive en France le 23 janvier 1921 (17e groupe). Pas d'autre information.

3. Fan Xinqun 范新群 (Sylvia Fin), 1902-?, originaire de Changsha, Hunan, fille du directeur des douanes de la province du Hunan, cousine de Fan Xinchun. Après des études à la première École normale de jeunes filles de Changsha, elle enseigne dans une école primaire. Arrivée en France le 14 janvier 1920 (8e groupe), elle travaille d'abord avec Fan Xinchun à l'usine Caséo-sojaïne de La Garenne-Colombes en 1920. Elle étudie ensuite au collège de jeunes filles de Montargis, puis, à partir de 1923, à l'École des Beaux-Arts de Lyon (section peinture). Elle est admise à l'IFCL au concours étudiant-ouvrier de 1928 (n°216). Elle épouse à Lyon Peng Xiang 彭襄, étudiant en sociologie et militant GMD, dont elle a un fils en 1927. Elle rentre en Chine avec sa famille en mai 1929 pour devenir professeur à l'École des Beaux-Arts de Shanghai.

4. Fan Xinchun 范新顺 (Sylvine Fin), 1901-?, originaire de Changsha, Hunan, cousine de Fan Xinqun. Après des études à la première École normale de jeunes filles de Changsha, elle enseigne dans une école primaire. Arrivée en France le 14 janvier 1920 (8e groupe), elle travaille d'abord avec Fan Xinqun à l'usine Caséo-sojaïne de La Garenne-Colombes en 1920. Elle étudie ensuite au collège de jeunes filles de Montargis, puis à la faculté des sciences et à l'École de chimie de Lyon. Elle est admise à l'IFCL au concours étudiant-ouvrier de 1927 (n°209). Après l'obtention de sa licence de chimie en 1929, elle effectue un stage d'un an au laboratoire des matières grasses de la faculté des sciences de Marseille. Elle épouse à Lyon son camarade d'études Yang Chao 楊超 avec qui elle retourne en Chine en novembre 1930.

5. Ge Jianhao 葛健豪 (Lanying 蘭英), 1865-1943, originaire de Xiangxiang, Hunan, fille d'un fonctionnaire impérial proche de Zeng Guofan, mère de Cai Hesen et de Cai Chang. En 1914, à 49 ans, elle entreprend une formation d'institutrice. L'année suivante, son diplôme en poche, elle ouvre une école pratique de filles à Yongfeng. Arrivée en France avec ses enfants le 30 janvier 1920

(9e groupe), elle étudie au collège de jeunes filles de Montargis de 1920 à 1923. Elle retourne en Chine en 1924 avec la fille de Cai Chang et de Li Fuchun. Elle reprend alors son action en faveur de l'éducation féminine en ouvrant dès l'année suivante une nouvelle école pratique de filles au Hunan.

6. Guan Ailian 關愛蓮, originaire du Guangdong, elle arrive en France le 31 décembre 1920 (16e groupe). Pas d'autre information.

7. Guo Longzhen 郭隆真 (Shushan 淑善), 1893-1931, née à Daming, Hebei, dans une famille musulmane, elle fait ses études à la première École normale de jeunes filles du Zhili à Tianjin. Membre fondateur de la Ligue des femmes patriotes (*Nüjie aiguo tongzhihui*) de Tianjin et de la *Juewushe*, où elle reçoit le pseudonyme de Shishan 石衫 (n°13), elle est arrêtée en janvier 1920 en même temps que Zhou Enlai et Zhang Ruoming et passe quatre mois en prison. Arrivée en France le 13 décembre 1920 (15e groupe), elle étudie dans un lycée de province. En 1922 elle adhère à la Ligue des jeunesses socialistes chinoises en France. A partir de cette date on sait peu de choses sur ses activités en France, si ce n'est qu'elle collabore à *Chi Guang*. En 1924 elle quitte la France pour l'Union soviétique, d'où elle regagne la Chine en 1925. Active dans le mouvement ouvrier féminin en Chine du Nord, elle est exécutée par le GMD à Jinan en 1931.

8. Hu Muzhao 胡慕昭, originaire du Sichuan. Arrivée en France le 23 janvier 1921 (17e groupe), elle étudie au collège de jeunes filles de Montargis en 1921.

9. Hu Shuying 胡蜀英 (Shumei 蜀美), 1902-?, originaire de Chengdu, Sichuan. Elle étudie à l'École normale de jeunes filles et à l'École française de jeunes filles de Shanghai. Arrivée en France le 16 juin 1920 (12e groupe), elle suit les cours du lycée Victor Duruy à Paris, puis étudie la chimie et la physique à l'Institut chimique et à la faculté des sciences de Nancy, au moins jusqu'en 1928. Après son retour en Chine, elle épouse Zhou Zehou 周澤厚, ancien étudiant-ouvrier expulsé de France en octobre 1921.

10. Jiang Biwei 蔣碧微, 1899?-?, originaire de Yixing, Jiangsu, elle reçoit sa première formation à l'École normale de jeunes filles de Changzhou. Venue en France en 1920 avec son mari, le peintre Xu Peihong, elle y étudie la musique.

11. Lao Qirong 勞啓榮 (Junzhan 君展), 1902-1976, originaire de Changsha, Hunan. Pendant ses études au collège de Zhounan à Changsha, elle fonde avec ses amies Wei Bi et Zhou Dunxiang la revue *L'horloge des femmes* et adhère à la *Xinmin xuehui*. Arrivée en France le 31 décembre 1920 (16e groupe), elle fréquente d'abord

le collège de jeunes filles de Montargis, puis étudie les mathématiques aux facultés des sciences de Lyon et de Paris. Après son retour en Chine en 1927, elle enseigne à l'université Sun Yat-sen de Wuhan et à l'université Jinan de Shanghai. Elle prend une part active au mouvement anti-japonais de décembre 1935 et milite au sein de la Société pour la démocratie et la science (*Jiusanshe*), dont elle est, avec son mari Xu Deheng 許德新, un des membres fondateurs. Après 1949 elle professe à l'université du peuple chinois de Pékin et occupe diverses fonctions au ministère de l'Éducation.

12. Li Hao 李溪, 1900-?, originaire de Dengxian, Henan, elle sort diplômée de l'École normale supérieure de jeunes filles de Pékin. Arrivée en France le 13 décembre 1920 (15e groupe), elle étudie la sériciculture à l'École nationale d'agriculture de Montpellier, puis aux facultés des sciences de Paris et de Montpellier. Elle est stagiaire à la station séricicole d'Alès en 1923-1924 et à la station de biologie maritime de Sète en 1934-1935. Elle passe avec succès le concours étudiant-ouvrier de l'IFCL en 1928 (n°223). Pour gagner sa vie, elle travaille quelque temps à Paris comme préceptrice dans une famille chinoise. Après l'obtention de son diplôme d'études supérieures de botanique en 1929, elle prépare une thèse de biologie et part poursuivre ses recherches aux États-Unis fin 1935.

13. Li Hongming 李鴻鳴, originaire du Sichuan, elle arrive en France le 31 décembre 1920 (16e groupe). Pas d'autre information.

14. Li Qi 李琦, 1906-?, née à Chengdu, Sichuan, dans une famille de commerçants, elle est la sœur de Li Huang. Après des études à l'École normale de jeunes filles du Sichuan, elle arrive en France le 31 décembre 1920 (16e groupe). Elle fréquente d'abord pendant six mois une école catholique de Montpellier, puis étudie la peinture à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris, jusqu'à son retour en Chine en 1927.

15. Li Zhixin 李志新 ou Li Zixin 李自新, 1896?-?, originaire de Dingxian, Hunan. Après des études à la première École normale de jeunes filles de Changsha, elle enseigne dans une école primaire. Arrivée en France le 14 janvier 1920 (8e groupe), elle suit les cours du collège de jeunes filles de Montargis et étudie peut-être ensuite les beaux-arts.

16. Liang Tianyong 梁天咏, 1901-?, originaire de Nanhai, Guangdong, elle reçoit sa première formation à l'École normale d'institutrices de Canton. Arrivée en France le 6 août 1920 (13e groupe), elle entreprend des études de lettres et obtient le diplôme de français de l'université de Dijon en 1924 et le diplôme d'études supérieures de pédagogie de l'université de Lyon en 1926. De 1927

à 1929, elle est élève de l'IFCL. Elle obtient le doctorat de lettres de l'université de Dijon en 1931 avec une thèse sur *L'éducation masculine et l'éducation féminine selon J.J. Rousseau* (Dijon, de Bernigaud et Privat, 1931).

17. Liao Shishao 廖世劭, étudie au collège de jeunes filles de Montargis en 1921. Pas d'autre information.

18. Lin Qingping 林青萍, originaire de Longqixian, Fujian, elle suit les cours des collèges de jeunes filles de Tonnerre et de Montargis en 1921, puis fait des études de médecine.

19. Lin Xueming 林學溟, 1898-?, Canton, Guangdong, elle étudie à l'École normale d'institutrices de Canton. Arrivée en France le 6 août 1920 (13e groupe), elle obtient le diplôme de fréquentation des écoles maternelles françaises de la ville de Lyon pour l'année scolaire 1923-1924, puis suit les cours de l'École nationale des Beaux-Arts de Lyon, au moins jusqu'en 1927.

20. Liu Baoshu 劉抱蜀, 1897-?, originaire de Xiangshan, Guangdong, sœur de Liu Cuiwei et de Liu Wuwei, peut-être parente de l'anarchiste Liu Shifu. Elle reçoit une première formation d'institutrice à l'École normale de jeunes filles de Xiangshan. Arrivée en France le 6 août 1920 (13e groupe), elle étudie quatre ans aux collèges de jeunes filles de Montargis et de Louhans, puis entre à l'École nationale des Beaux-Arts de Lyon, où elle reste au moins jusqu'en 1928.

21. Liu Cuiwei 劉粹微, 1901-?, originaire de Xiangshan, Guangdong, sœur de Liu Baoshu et de Liu Wuwei, peut-être parente de l'anarchiste Liu Shifu. Elle fréquente d'abord l'École normale de jeunes filles de Canton. Arrivée en France le 6 août 1920 (13e groupe), elle étudie la littérature française à l'université de Dijon, au moins jusqu'en 1927.

22. Liu Qingyang 劉清楊, 1894-1977, née à Tianjin, Hebei, dans une riche famille musulmane, elle étudie à la première École normale de jeunes filles du Zhili à Tianjin et compte au nombre des membres fondateurs de la *Juewushe*, où elle reçoit le pseudonyme de Nianwu 念吾 (n°25). Arrivée en France le 31 décembre 1920 (16e groupe), elle y devient la compagne de Zhang Shenfu et participe aux débuts du mouvement communiste chinois en Europe. En février 1922 elle quitte la France pour Berlin avec Zhang Shenfu et, peu après, devient membre de la branche allemande de la Ligue des Jeunes socialistes chinoises en Europe. De retour en Chine en automne 1923 elle fonde à Tianjin le *Quotidien des femmes* (*Funü ribao*). Pour plus d'informations sur sa carrière en Chine, voir sa biographie dans Bianco & Chevrier, *op. cit.*, p. 412.

23. Liu Wuwei 劉無為, 1898-?, originaire de Xiangshan, Guangdong, sœur de Liu Baoshu et de Liu Cuiwei, peut-être parente de l'anarchiste Liu Shifu. Elle reçoit une première formation d'institutrice à l'École normale de jeunes filles de Xiangshan. Arrivée en France le 6 août 1920 (13e groupe), elle étudie à l'École nationale des Beaux-Arts de Lyon au moins jusqu'en 1928.

24. Pan Huichun 潘惠椿, originaire du Sichuan, elle arrive en France le 31 décembre 1920 (16e groupe). Pas d'autre information.

25. Shi Haixia 石海霞, originaire du Sichuan, elle arrive en France le 31 décembre 1920 (16e groupe). Pas d'autre information.

26. Shu Zhirui 舒之銳, 1901-?, originaire de Changsha, Hunan. Diplômée de la première École normale de jeunes filles de Pékin, elle vient en France en 1920. Elle fréquente d'abord le collège de jeunes filles de Montargis, puis étudie l'histoire à la faculté des lettres de l'université de Paris jusqu'en 1928.

27. Wang Xinya 王新亞, originaire du Zhejiang, elle arrive en France le 31 décembre 1920 (16e groupe). Pas d'autre information.

28. Wang Yaoqun 王耀群 (Louise Wang), 1900-?, originaire de Jianwei, Sichuan. Elle commence ses études à la première École normale de jeunes filles du Sichuan à Chengdu. Arrivée en France le 16 juin 1920 (12e groupe), elle suit les cours du lycée Victor Duruy à Paris, puis entreprend des études de pharmacie à l'université de Montpellier. Admise à l'IFCL au concours étudiant-ouvrier de 1928 (n°215), elle obtient son doctorat en 1930 avec une thèse intitulée *Contribution à l'étude anatomique du fruit des ombellifères, tribu des amminées* (Paris, Vigot, 1930). Pendant son séjour en France, elle épouse Zhou Taixuan 周太玄 et met au monde cinq enfants. Elle rentre en Chine avec sa famille fin 1930.

29. Wei Bi 魏璧 (Yun'an 韞庵, Puwan 璞完), 1897-1969, originaire de Changsha, Hunan. Pendant ses études au collège de Zhounan à Changsha, elle fonde avec Lao Qirong et Zhou Dunxiang la revue *L'horloge des femmes* et adhère à la *Xinmin xuehui*. Arrivée en France le 31 décembre 1920 (16e groupe), elle suit d'abord les cours du collège de jeunes filles de Montargis, puis étudie les mathématiques. Elle épouse en France son compatriote Zhou Binglin 周炳琳. Après son retour en Chine en 1927, elle enseigne à l'université Sun Yat-sen de Wuhan. Après 1949, elle devient professeur à Beida et à l'université du peuple chinois.

30. Wu Mengban 吳孟班, étudie aux collèges de jeunes filles de Tonnerre et de Montargis en 1921, puis obtient le doctorat de

lettres de l'université de Paris en 1931 avec une thèse sur *L'évolution des corporations ouvrières et commerciales dans la Chine contemporaine* (Paris, Geuthner, 1931).

31. Wu Peiru 吴佩如, originaire du Jiangsu, elle arrive en France le 19 octobre 1920 (14e groupe). Pas d'autre information.

32. Wu Ruoying 吴若膺 1901 ?-?, née à Chengdu, Sichuan, fille de Wu Yu et de Wu Zenglan. Arrivée en France le 16 juin 1920 (12e groupe), elle étudie au collège de jeunes filles de Montargis en 1920, puis entreprend peut-être (selon une source peu fiable) des études de littérature.

33. Xiang Jingyu 向警予, Junxian 俊贤, 1895-1928, née à Xupu, Hunan, dans une famille de commerçants. Après ses études au collège de Zhounan à Changsha, elle ouvre une école primaire de filles à Xupu et adhère à la *Xinmin xuehui*. Arrivée en France le 30 janvier 1920 (9e groupe), elle étudie au collège de jeunes filles de Montargis de février 1920 à novembre 1921 et prend une part active aux mouvements revendicatifs des étudiants-ouvriers. Elle regagne la Chine en novembre 1921 après l'expulsion de Cai Hesen. Principale responsable du mouvement féminin au sein du PCC, elle est exécutée par le GMD à Hankou en 1928. Voir ses biographies dans Boorman, *op. cit.*, vol. I, pp. 317-319 et Bianco & Chevrier, *op. cit.*, pp. 672-673.

34. Xiao Min 萧珉 (Shuliang 淑良), 1902-?, originaire de Liuyang, Hunan. Après ses études à la première École normale de jeunes filles du Hunan, elle enseigne dans une école primaire. Arrivée en France le 30 janvier 1920 (9e groupe), elle suit les arts décoratifs à l'École nationale des Beaux-Arts de Lyon au moins jusqu'en 1928. À son retour en Chine, elle devient professeur à l'École des Beaux-Arts de Shanghai.

35. Xiong Jiguang 熊季光 (Zuoying 作莹), 1903-1973, originaire de Liuyang, Hunan, sœur de Xiong Shubin. Après des études au collège de Zhounan à Changsha, elle enseigne dans une école primaire et adhère à la *Xinmin xuehui*. Arrivée en France le 30 janvier 1920 (9e groupe), elle étudie d'abord au collège de jeunes filles de Montargis. Membre de la Ligue des Jeunes Socialistes Chinois en Europe, elle travaille à l'atelier manteaux de l'usine Hutchinson de Chalette du 30 juillet au 22 décembre 1923 et participe sans doute à l'attaque de la Légation de Chine en juin 1925, comme son compagnon Xiao Pusheng 萧朴生. Après l'expulsion de ce dernier en juillet 1925, elle quitte la France pour l'Allemagne. À son retour en Chine, elle participe au mouvement des femmes au Hunan.

36. Xiong Shubin 熊叔彬 (Zuolin 作璘), 1897?-?, originaire de Liuyang, Hunan, sœur de Xiong Jiguang. Après des études à l'école de Zhounan à Changsha, elle enseigne à l'école de filles de Xupu dirigée par Xiang Jingyu et adhère à la *Xinmin xuehui*. Arrivée en France le 14 janvier 1920 (8e groupe), elle étudie au collège de jeunes filles de Montargis.

37. Xu Chunjie 許純潔, originaire du Guangdong, elle arrive en France le 31 décembre 1920 (16e groupe). Pas d'autre information.

38. Yuan Jianqin 袁劍琴 (Lucielle Yun), 1902-?, originaire du Jiangsu, elle étudie d'abord à l'École des Beaux-Arts de l'université de Pékin. Arrivée en France le 23 janvier 1921 (17e groupe), elle est élève de l'École nationale des Beaux-Arts de Paris au moins jusqu'en 1928.

39. Zhang Jinxuan 張近瑄, originaire du Jiangsu, elle arrive en France le 19 octobre 1920 (14e groupe). Pas d'autre information.

40. Zhang Ruoming 張若名, 1902-1958, originaire de Baoding, Hebei, fille de professeur, elle étudie à la première École normale de jeunes filles du Zhili à Tianjin. Membre de la *Juewushe* où elle reçoit le pseudonyme de Shanlu 衫陸 (n°36), elle est arrêtée en janvier 1920 en même temps que Zhou Enlai et Guo Longzhen et passe 4 mois en prison. Arrivée en France le 13 décembre 1920 (15e groupe), elle travaille quelques semaines dans une verrerie de la banlieue parisienne. Membre de la Ligue des jeunesses socialistes chinoises en France dès 1922, elle aurait collaboré à *Chi Guang* sous le pseudonyme de Yifeng 一峯. Étudiante en psychologie à la faculté des lettres de l'université de Lyon, elle est admise à l'IFCL au concours étudiant-ouvrier de 1927 (n°204) et obtient le doctorat en lettres de l'université de Lyon en 1930 avec une thèse sur *L'attitude d'André Gide, essai d'analyse psychologique* (Lyon, Bosc et Riou, 1930). Thèse récompensée par le prix de l'IFCL en 1932. Pendant ses études en France, Zhang Ruoming épouse Yang Kun 楊堃, avec qui elle retourne en Chine en décembre 1930. Elle enseigne dès lors à l'université franco-chinoise de Pékin et publie avec son mari une étude intitulée *La vie de l'enfant en Chine, étude de folklore* (Peiping, Société des amitiés franco-chinoises, 1939). Après 1949, elle enseigne à l'université de Kunming. Elle se suicide en 1958.

41. Zhang Yanan 張雅南 ou Yalan 雅蘭, 1902-?, originaire du Sichuan, elle sort diplômée de l'École normale de jeunes filles du Sichuan. Arrivée en France le 31 décembre 1920 (16e groupe), elle étudie à la faculté de droit et à l'École des sciences politiques de Paris. Elle bénéficie d'une bourse du ministère des Affaires étrangères en 1927 et retourne en Chine en octobre de la même année.

42. Zhang Zhenhua 張振華, 1902-?, originaire du Sichuan, elle entreprend ses études à l'École normale de sériciculture du Sichuan. Arrivée en France le 31 décembre 1920 (16e groupe), elle effectue des stages dans diverses tanneries et poursuit sa formation à l'université de Lyon, où elle obtient le doctorat en sciences en 1932 avec une thèse intitulée *Étude sur le développement des races univoltines et des races polyvoltines du Bombyx mori, dans les conditions normales et expérimentales* (Lyon, Camus, 1932).

43. Zheng Biyu 鄭璧芋, originaire du Jiangsu, elle arrive en France le 19 octobre 1920 (14e groupe). Pas d'autre information.

44. Zhu Yisun 朱一遜, originaire du Sichuan, elle arrive en France le 31 décembre 1920 (16e groupe). Pas d'autre information.

45. Zhu Yixun 朱逸詢, originaire du Sichuan, elle arrive en France le 31 décembre 1920 (16e groupe). Pas d'autre information.

46. Zou Ziming 鄒紫溟, 1898?-?, originaire de Dongguan, Guangdong, élève de l'école St Stephen de Hong Kong. Arrivée en France le 16 juin 1920 (12e groupe), elle a peut-être (selon une source peu fiable) étudié les beaux-arts.

Les informations contenues dans ces notices biographiques sont extraites des sources suivantes :

Archives départementales du Rhône, 4M 415.

Archives Nationales, AN 47 AS 1 et F7 13438.

Archives du ministère des Affaires étrangères, série E, Chine, carton 27.

Archives de l'IFCL.

Archives de la société des étudiants-ouvriers du Hebei.

Chen Xiaocen, « Juewushe ji qi chengyuan », *Tianjin wenshi ziliao xuanji*, n°15, 1981.

FuFa qingong jianxue yundong shiliao, Pékin, Beijing chubanshe, 1979-1980.

Gu Ci, « Xiang Jingyu », *Zhonggong dangshi renwuzhuan*, vol. 6, 1982.

Kuan Yu Chien, « Die Juewu She in Tianjin », *Oriens Extremus*, 1980, n°1.

Kui Yingtao et al., *Sichuan jindaishi*, Chengdu, Sichuansheng shehui kexueyuan chubanshe, 1985.

Li Weihuan, « Huiyi Xinmin xuehui », *Lishi yanjiu*, 1979, n°3.

Li Huang, *Xuedunshi huiyilu*, Hong Kong, Mingbao yuekan she, 1979.

Luo Shaozhi, « Caimu Ge Jianhao », *Zhonggong dangshi renwuzhuan*, vol. 6, 1982.

Shi Yisheng, « Huiyi Zhonggong lüOu zhibu de guanghui yeji », *Tianjin wenshi ziliao xuanji*, n°15, 1981.

Song Feifu, *Xinmin xuehui*, Changsha, Hunan renmin chubanshe, 1980.

Wieger, *La Chine moderne*, tome II, Hsien hsien, 1921.

Yang Kun, « Wo de minzuxue yanjiu wushi nian », *Zhongguo dangdai shihui kexuejia*, vol. 1, 1982.

Yang Zaidao, lettre du 30 mars 1987.

Yuan Tsung-li, *A guide to doctoral dissertations by Chinese students in continental Europe, 1907-1962*, reprint from *Chinese Culture Quarterly*, 1963.

Zhang Yunhou, *FuFa qingong jianxue yundong*, Shanghai renmin chubanshe, 1980-1986.

Zhu Baiqi, *Bali binfenlu*, Hong Kong, Nanyang bianyisuo, 1969.